

Frédéric ARANZUEQUE-ARRIETA

LE LIVRE DE CAÏN

roman panique



Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-182-7
EAN: 9782355541827

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: mars 2013

Copyrights:

© 2013 Le chasseur abstrait éditeur

Frédéric ARANZUEQUE-ARRIETA

LE LIVRE DE CAÏN

roman panique

L'*imagi*ⁿ
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

*à Fernando Arrabal,
Alejandro Jodorowsky,
à la mémoire de Roland Topor et d'Eugène Ionesco...*

... y a mi madre.

*Quant à mes ennemis, ces gens qui ne voulaient pas que je règne sur eux,
amenez-les ici, et égorgez-les devant moi.*

Luc 19,27

*Dans l'état de dégénérescence où nous sommes,
c'est par la peau que l'on fera rentrer la métaphysique dans les esprits.*

Antonin Artaud

*Il s'agit d'engager la totalité de l'être en un glissement aveugle vers la perte,
qui est le moment décisif de la religiosité.*

Georges Bataille

Ici, nous sommes derrière la tristesse, derrière la joie.

Eugène Ionesco

Quand tu te verras tel que tu es, il te paraîtra normal qu'on t'humilie.

Escrivá de Balaguer

Caïn 1-1

Hier maman est morte.
Je ne sais pas par où commencer mon récit.
Je suis encore sous le choc.

Caïn 1-2

Je m'appelle Caïn, j'ai vingt ans.
Je suis muet.
Il y a encore quelques heures, aucun son n'avait violé le silence sépulcral qui régnait dans ma bouche.

Caïn 1-3

Quand le corps de maman s'affaissa, je sentis comme une explosion au plus profond de moi.
La détonation partit de mon bas-ventre et sans que je puisse le contrôler, un cri strident surgit de mes entrailles. Je crus alors que mes mâchoires allaient se déboîter.

Caïn 1-4

Je n'avais encore jamais ouvert la bouche, ma bouche, si ce n'est pour respirer l'air putride de ma chambre.

Elle fut toujours pour moi un corps étranger à travers lequel je me nourrissais. J'ingurgitais les aliments que maman m'apportait trois fois par jour.

Caïn 1-5

Je hurlai, criai, bramai, beuglai, gueulai jusqu'en à avoir mal, tellement mal que je ne savais si c'était la mort de maman ou la douleur du cri qui me déchirait.

Je hurlai, criai, bramai, beuglai, gueulai puis je vomis et mon corps devint à la fois lourd et frêle et je m'effondrai.

Je hurlai, criai, bramai, beuglai, gueulai, je vomis, je m'effondrai, puis mon corps se mit à trembler, comme si des mains puissantes et invisibles le secouaient à mon insu.

Je ne contrôlais plus rien.

Je hurlai, criai, bramai, beuglai, gueulai, je vomis, je m'effondrai, mon corps se mit à trembler et je pleurai.

Je pleurais, oui je pleurais, ignorant si c'était la mort de maman, la douleur du cri qui me déchirait ou l'effondrement de mon corps qui activèrent cet étrange mécanisme lacrymal qui brouillait ma vue et mes pensées, me plongeant un peu plus dans le trouble, quelque part perdu en moi.

Je ne contrôlais plus rien.

Caïn 1-6

Tous les membres de mon corps semblaient crier avec moi. Plus je criais et plus l'air que je respirais m'était insuffisant.

J'ouvrais grand la bouche, ma bouche,

mais l'oxygène n'y rentrait plus; bouillant ce palais violé, il semblait effrayé par les cris qu'expulsait mon corps.

Mon corps tout entier, des pieds à la tête exprimait la rage, le désespoir, le dégoût, la colère, la tristesse et tant d'autres choses tuées jusqu'à hier.

Caïn 1-7

Tandis que je m'étouffais, tous mes membres se contractaient, comme si mon être rapetissait, et aux cris de rage, de désespoir, de dégoût, de colère, de tristesse et tant d'autres choses tuées jusqu'à hier, s'ajoutèrent les cris de douleur.

Caïn 1-8

Je gisais sur le sol, près du corps inanimé de maman. Le mien tremblait, secoué par de violents spasmes, provoquant fièrement le cadavre immobile.

Caïn 1-9

Je hurlai, criai, bramai, beuglai, gueulai, je vomis, je tombai, mon corps se mit à trembler, puis plus rien.

Comme un vide.

Une absence.

Le noir intérieur tapissait les moindres parcelles de mon corps hystérique.

Un nouveau vertige.

Un vertige dans le vertige.

Je sombrai à l'intérieur de moi-même.

Dans un labyrinthe.

Oui, c'est ça. Un labyrinthe.

C'était humide. Noir et humide.

Il faisait froid.

J'appelais maman et curieusement, des sons désarticulés sortaient de ma bouche. J'entendais ma voix et sa voix. Elle m'appelait. Je l'entendais m'appeler, Caïn mon fils ! Caïn ! Sa voix se perdait aussitôt dans les voies sans issues du labyrinthe. Sa voix glissait sur les parois humides, disparaissait dans les ténèbres, se pétrifiait dans l'atmosphère glaciale des couloirs infinis. Je ne marchais pas, mon corps flottait à la frontière de l'abyme, dans la nuit de l'âme. Je ne le voyais pas, je ne voyais pas mon corps. Tout était noir. Noir. Mon corps était tel la poussière qui tourbillonne, livré au hasard du destin. Au destin du hasard.

Caïn 1-10

Un liquide chaud galopa le long de mes jambes.

Je rouvris les yeux.

La pièce était presque sombre. La nuit m'avait surpris.

Caïn 1-11

J'étais allongé par terre. De temps en temps, un souffle intérieur secouait encore, sans conviction, ma carcasse. Les tremblements étaient de plus en plus espacés. Ils s'estompèrent rapidement.

Caïn 1-12

Alors, je me souvins.

À la façon d'un coup violent porté à la tête, tout ressurgit dans le désordre.

Maman, son corps, mon corps, son cri, mes cris et le noir.

Caïn 1-13

Elle gisait à côté de moi. Toujours. À ma gauche.

Je la sentais.

Je devinais son corps.

Je voyais sa robe blanche, grise, presque noire dans l'obscurité. Ses cheveux bruns éparpillés autour de son visage. Une auréole.

Caïn 1-14

J'attendis un peu, allongé par terre.

Lorsque je repris le contrôle de mes membres, je me couchai à plat-ventre, soulevai mon torse en poussant sur mes bras, m'assis finalement près du cadavre de maman. L'opération fut longue, je dus m'y prendre à plusieurs reprises avant d'y parvenir.

Caïn 1-15

Mes jambes touchaient le corps de maman, le corps inanimé de maman, le corps mort de maman.

Mes mains tracèrent ses contours dans le gris-noir de plus en plus obscur.

Je dessinai sa tête, une tête, ses épaules, des épaules, ses bras, des bras, ses mains, des mains, ses hanches, des hanches, ses jambes, des jambes, et enfin ses pieds, des pieds.

Elle était si près de moi, pourtant je la perdais déjà de vue, de toucher.

Je me couchai sur son corps, m'endormis.

Caïn 1-16

À mon réveil, la lumière du jour avait envahi la chambre. Les deux fenêtres, en hauteur, loin, très loin, laissaient passer généreusement les rayons du soleil.

Caïn 1-17

Mon corps sur son corps.

Je relevai le mien méthodiquement, m'assis, face au sien, par terre, certainement dans la même position et à la même place qu'hier, mais maintenant je ne devinais plus son cadavre, je le voyais au grand jour.

Si l'obscurité de la nuit avait fardé l'inconvenance de la scène, les rayons du soleil exhibaient sans retenue la dépouille couverte de sang.

Caïn 1-18

Mes jambes touchaient le corps de maman, le corps inanimé de maman, le corps mort de maman.

Mes mains tracèrent ses contours dans la lumière du jour. Je vis sa tête, le visage déformé par un rictus de douleur, la bouche ouverte, tordue, délimitée par son rouge à lèvres rouge, les épaules, les bras, les mains aux poings fermés, prêts à l'attaque, prêts à riposter comme quand elle me battait, désormais immobiles, inanimés, morts.

Je vis le sang sur sa robe blanche, une grande tache rouge, par endroits très foncée, presque noire.

Je vis le trou béant d'où le sang jaillit, la lave d'un volcan, une gueule vomis-

sant.

Je vis le trou par lequel sa vie s'échappa, glissa, liquide, froide, rouge, insensible, formant un dessin abstrait, unissant sa chair au béton du sol sur lequel le sang avait séché.

Le corps de maman, le corps mort de maman.

Caïn 1-19

Mes tremblements cessèrent. Ils disparurent avec la nuit. Les forces me revinrent peu à peu.

Caïn 1-20

Je reste assis près de son corps. Je regarde la chambre. Ma chambre. Cette chambre que je ne quittai jamais.

Les murs gris, le sol gris, la table, la chaise en bois, le lit, la vieille couverture rouge, le crucifié agonisant au-dessus du lit, me guettant, me jugeant, m'ignorant.

Et les deux fenêtres.

Deux fenêtres rectangulaires, étroites, lointaines, inaccessibles. Des meurtrières horizontales.

Deux fenêtres capricieuses faisant le jour et la nuit.

Deux fenêtres à travers lesquelles je ne pus jamais rien voir, ne fussent les horreurs qu'enfantait mon imagination.

Deux fenêtres derrière lesquelles j'ignore ce qu'il y a. La vie ? La mort ?

Caïn 1-21

Mon regard s'est à nouveau posé sur le

corps de maman.
 Sur le mur, face au lit, il y a une porte.
 C'est par là qu'elle apparaissait quotidiennement.
 Elle venait me voir trois fois par jour, au moment des repas.

Caïn 1-22

Désormais je pourrais quitter cette chambre. Ma chambre.
 Ça paraît simple, tellement simple.
 Il suffit de se lever, de marcher droit vers la porte, de tourner la poignée et de l'ouvrir, ainsi que le faisait maman.
 Cependant, de ce côté-ci, tout paraît plus compliqué, plus sombre, plus trouble. L'évidence devient abstraite et la solution se fait problème.
 Je ne sais pas si je suis prêt à me lever, à marcher droit, à tourner la poignée, à ouvrir la porte pour aller dans l'autre monde, de l'autre côté.
 Pour le moment je préfère rester ici, assis près du corps de maman.
 Je commence à m'habituer à son nouvel état.
 La voir immobile ne me déplait pas, je l'avoue.
 Je sais qu'elle ne se lèvera plus, qu'elle ne me battra plus, qu'elle ne m'insultera plus.
 Et puis, j'oubliais, la chaîne.

Caïn 1-23

Je crois que toutes les voix qui m'habitaient, ont fui mon corps lorsque je hurlai, criai, bramai, beuglai, gueulai.

Toutes ces voix brimées par le temps, par le silence.
 Je peux dire que je me sens apaisé maintenant.
 Est-ce cela la sérénité ? Le bonheur ?

Caïn 1-24

Les tremblements aussi ont définitivement quitté mon corps.
 Je reprends à nouveau l'usage de mes membres, les bras, les jambes, les mains, le dos, le cou.

Caïn 1-25

Je suis recroquevillé, nu, à côté du cadavre de maman.
 Je le secoue de la main droite pour m'assurer qu'elle est vraiment morte.
 Je ne sais plus trop quoi penser de ce corps inerte qui gît face à moi.
 Je ne parviens pas à éprouver de la peine ; c'est comme si j'étais vidé de tout. Vide.
 Je le contemple tout simplement, presque à la façon d'un corps étranger.

Table des matières

Caïn 1	9
Caïn 2	15
Caïn 3	19
Caïn 4	25
Caïn 5	29
Caïn 6	35
Caïn 7	39
Caïn 8	43
Caïn 9	49
Caïn 10	53
Caïn 11	57
Caïn 12	61
Caïn 13	67
Caïn 14	73
Caïn 15	77
Projet d'intention de Frédéric Aranzueque-Arrieta	79

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-182-7
EAN: 9782355541827

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: mars 2013



Frédéric Aranzueque-Arrieta est un écrivain franco-espagnol né en 1975.

Hispaniste de formation, il consacre ses recherches à l'œuvre de Fernando Arrabal et au mouvement panique.

Il a déjà publié un antiroman, deux essais et un recueil de nouvelles.

Son esthétique nihiliste est proche du mouvement panique.

Il participe au documentaire de Xavier Pasturel-Baron *VidArrabal* sorti en salles en 2012 et présenté dans plusieurs festivals.

Le Livre de Caïn est un roman panique qui reprend la structure des textes du *Nouveau Testament*, tels les évangiles (Caïn 1-1; Caïn 1-2; etc.).

L'intertextualité est présente tout au long du livre et on peut y déceler deux niveaux narratifs : les citations que fait Caïn-narrateur, à partir des textes sacrés et celles qui lui échappent (les références vont de Ionesco à Saint François d'Assise).

L'écriture est simple et fluide ; sans sombrer dans le minimalisme, il faut tenir compte du niveau du narrateur, Caïn, un autodidacte muet qui s'est formé à travers la *Bible* et *Chemin* d'Escrivá de Balaguer.

Cette naïveté de l'écriture crée un décalage qui permet de jouer avec les différents niveaux narratifs. Il raconte avec ses moyens culturels, les horreurs et les frayeurs qu'il a subies et qui ont rythmé sa vie.

C'est au lecteur de remettre de l'ordre dans ce puzzle narratif.

Il s'agit d'une écriture de l'urgence, une matière brute, souvent convulsive qui naît de la souffrance, de la peur et de l'enfermement.

On peut y voir une vision du monde nihiliste (l'esthétique de Nietzsche est très présente tout au long du roman) à laquelle il faut ajouter une certaine perversion et/ou perversité.

On est constamment sur une ligne trouble qui sépare le sacré du profane et c'est cette confusion panique qui régit le roman.

Prix : 16 €



www.lechasseurabstrait.com